



Claire Billaud

Poupée psychotique

Poupée psychotique

Claire Billaud

Œuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Image de couverture : Photo par Claire Billaud sous licence Creative Commons CC BY-SA
3.0

En lecture libre sur Atramenta.net

Poupée psychotique

I

« Bon alors, on le fait où ce concert, Frankie ? »

Celui à qui s'adressait la question se retourna en jetant un regard noir à son interlocuteur. Tous les membres des *Black Bears* savaient que Frank alias « Franken », le chanteur et porte-parole du groupe, détestait qu'on l'appelle Frankie.

« Du calme, je plaisante, tu le sais bien. »

Marcus prit quand même la précaution de se protéger le visage avec sa guitare. Précaution peu utile au fond, car Frank savait que Marcus comprenait très bien ce que c'était que porter un nom qu'on n'aimait pas. Son vrai prénom était Marc, mais il l'avait toujours détesté. Trop court, trop sec, et indissolublement lié au souvenir de son père, qui l'appelait toujours en prononçant son nom comme s'il appelait un chien. Pourtant, quand il avait eu l'occasion de se choisir un nom de scène, pour une raison qu'il ignorait lui-même, il n'avait pas pu se résoudre à abandonner complètement son prénom. Coupant finalement la poire en deux, il avait décidé de se faire appeler Marcus.

« Notre généreux sponsor, répondit Franken, est une dame, très riche de surcroît, et le concert a lieu chez elle. Autant dire qu'il va falloir vous tenir correctement pour une fois.

– Tu veux dire retirer tous les gros mots de nos paroles ? On ne va pas avoir grand-chose à chanter, alors. »

Un fou rire secoua tous les membres du groupe.

« Blague à part, continua Marcus, c'est bien la première fois qu'on joue chez des particuliers. En revanche, on est régulièrement dans toutes sortes de bars. Cette dame ne veut pas se déplacer jusqu'à

nous ?

– Même si elle le voulait, elle ne pourrait pas. Elle est agoraphobe. D'après ce que j'ai compris, elle n'est pas sortie de chez elle plus de deux fois en cinq ans. Même si sa maison est sûrement plus grande que tous nos appartements réunis, je trouve ça un peu flippant, d'ailleurs...

– Quand même, ça m'étonne que tu aies accepté. Riches ou pas, tu as toujours dit que tu ne voulais pas jouer chez des particuliers, parce que ça te donnait l'impression d'être un clown d'anniversaire.

– Et alors, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Tu sais ce qu'on nous paye, en général, pour un concert ?

– Malheureusement.

– Hé bien, multiplie le tarif moyen par 10... Au bas mot. »

Marcus et tous les autres *Black Bears* regardèrent Franken avec des yeux ronds, sans plus oser rien dire. Ils ne gagnaient pas beaucoup avec leurs concerts, mais de là à imaginer que cette somme pouvait être multipliée par 10, ou peut-être même par plus... C'était à peine s'ils imaginaient pouvoir doubler leurs tarifs à la fin de l'année.

« Pour ce prix-là, finit par dire Marcus, je veux bien faire trois ou quatre rappels.

– Même plus, si ça l'amuse, renchérit Éric, le batteur.

– Quand même, reprit Marcus, tu n'as trouvé ça louche à aucun moment ? Notre hôtesse met un sacré paquet d'argent pour un groupe inconnu comme le nôtre, et si ça cachait un piège ?

– Un piège ? Elle est jeune, elle est riche, elle n'a rien à faire, c'est normal qu'elle ait envie de claquer de l'argent comme ça, parce qu'elle en a envie. Et si elle décide de le faire chez nous plutôt qu'ailleurs, ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre.

– Ni moi, répondit le chœur des autres membres.

– Parfait, conclut Franken en secouant sa toison brune, alors s'il n'y a plus de questions, reprenons les répétitions, les gars. Mademoiselle Rochelune doit en avoir pour son argent, on n'a pas intérêt à faire la moindre fausse note ! »

II

« C'est une blague ?... »

En réalité, personne n'avait prononcé ces mots, mais ils avaient résonné dans la tête de tous les membres des *Black Bears*, et probablement au même moment.

L'homme qui leur parlait, et qui devait être le majordome, continua avec tout le flegme dont seul un majordome britannique était capable :

« Mademoiselle Alice Rochelune et sa pupille Mademoiselle June vont arriver dans quelques minutes. Êtes-vous prêts ?

– Euh... oui, quand vous voulez » répondit Franken encore désorienté.

Il y avait de quoi. Le majordome venait tout simplement de leur annoncer que « Mademoiselle Alice Rochelune et sa pupille Mademoiselle June » allaient être les seuls spectateurs, avec peut-être quelques domestiques, de leur concert. Et il avait ajouté qu'il n'y avait pas d'erreur et que c'était prévu ainsi depuis le début, et qu'il était désolé s'il avait omis de préciser ce détail.

« Désolé, désolé, pas autant que moi, grommela Franken dès que le majordome fut hors de portée auditive. Je pensais qu'on devait animer une grande fête de richards, avec des gens partout et du champagne qui coule à flot, et voilà qu'on donne un concert privé avec pour tout public deux femmes. Si en plus, elles s'avèrent ne pas aimer notre musique, bonjour l'ambiance.

– Bonjour les clowns d'anniversaire, tu veux dire, murmura Marcus.

– N'en rajoute pas avec ça, toi. Bon, après tout, on est payés et

même cher, donc notre Mademoiselle Alice Rochelune a vraiment envie de nous voir. On peut donc espérer que malgré le comité réduit, notre musique aura un bon accueil... »

Les autres membres préférèrent éluder le sujet pour se concentrer sur les derniers réglages de leurs instruments. Éric, en particulier, semblait très concentré sur le serrage d'une des vis de sa batterie, ce qui trahissait, pour qui le connaissait bien, une grande contrariété.

Marcus, de son côté, préféra s'assurer que sa guitare était bien accordée et oublier tout le reste. L'important était de jouer, pour pouvoir se vanter ensuite que son groupe avait joué devant des milliardaires ; il n'était pas obligé de préciser quel était exactement le public. Qu'il y ait deux ou deux cents personnes ne faisait pas une grande différence ; quand on y réfléchissait, cela pouvait même faciliter les choses, car il était plus facile de contenter deux personnes à la fois que deux cents.

« Mademoiselle Alice Rochelune, mademoiselle June ! » annonça enfin le majordome à l'accent britannique.

La porte du salon aménagé en salle de concert s'ouvrit et laissa entrer les deux femmes, ou plutôt la femme et la petite fille. Cette dernière, avec sa robe à froufrous et ses cheveux blonds impeccablement coiffés, ressemblait à une poupée de collection... mais une poupée dont le fabricant aurait complètement raté le visage. Elle n'était peut-être pas laide au naturel, mais elle faisait une vilaine moue et ses yeux bruns lançaient des éclairs de colère.

« Manquait plus que ça, fit Franken qui recommençait à grommeler. On va devoir supporter une gamine qui boude maintenant. Marcus, je te dispense de faire une nouvelle remarque sur les clowns d'anniversaire... »

Mais Marcus semblait n'avoir aucune envie de faire une remarque. En fait, il semblait n'avoir tout simplement aucune envie de parler depuis l'entrée des deux spectatrices. Son regard était attiré non pas par la petite fille boudeuse, mais par la jeune femme qui l'accompagnait.

Dignement drapée dans une robe noire de haute couture, sa silhouette fine et délicate évoquait celle d'une danseuse. La taille et les épaules étaient étroites, les hanches parfaitement galbées, la

poitrine moyenne mais en parfaite harmonie avec le reste, comme si toutes ses mensurations avaient été calculées avec une précision millimétrique. Sa tête, au-dessus d'un cou de cygne, présentait la même régularité de traits digne d'une statue grecque. Mais ce visage à l'ovale parfait, couronné d'une longue chevelure brune, ne semblait avoir été créé que pour servir d'écrin à deux yeux d'un marron profond, dont le regard semblait scintiller.

Tandis que la fillette s'asseyait de mauvaise grâce sur une des chaises qui faisaient face à la scène, la jeune femme s'approcha du groupe. Marcus mit instinctivement la main dans ses longs cheveux pour les recoiffer, et se maudit intérieurement de ne pas être plus présentable. Un guitariste de metal pouvait avoir l'air négligé, mais pas un soupirant d'une femme riche ; et c'était le rôle qu'il se voyait tenir depuis l'arrivée de la jeune femme dans le salon, oubliant qu'il était là avant tout parce qu'il était payé pour jouer.

Aussi fut-il terriblement déçu quand elle s'approcha de Franken, qui était plus proche de l'avant de la scène.

« Bonsoir, messieurs, je suis Alice Rochelune. Je vous prie d'excuser les mauvaises manières de June, elle a décidé il y a environ une heure de faire un caprice et je n'arrive pas à lui faire entendre raison.

– Bonsoir, mademoiselle... »

La voix de Franken était hésitante, et Marcus se surprit à être jaloux en voyant son camarade impressionné lui aussi par leur hôtesse.

« Peut-être que vous voulez que nous reportions notre concert ?... »

– Sûrement pas. J'écoute vos chansons sur Internet depuis longtemps, et j'attends depuis presque aussi longtemps de vous voir jouer réellement devant moi. Jouez et ne faites pas attention à June. Ce sera une excellente leçon pour elle d'apprendre que le monde ne peut pas forcément se plier à ses caprices...

– Parle pour toi » répondit June d'un ton hargneux.

Alice se retourna immédiatement vers elle, un geste empreint d'une certaine brutalité que son allure délicate ne permettait pas de soupçonner. Marcus eut un mouvement de surprise, presque de peur, mais quelques secondes plus tard, elle se retourna à nouveau avec un

charmant sourire et tous les doutes s'envolèrent.

« Cette jeune fille est vraiment intenable aujourd'hui » se contenta-t-elle de dire. Puis elle s'assit à son tour sur sa chaise, toujours souriante, et toujours digne. Les *Black Bears* se sentirent un peu déplacés sur cette scène face à cette jeune femme distinguée, qui semblait plutôt prête à écouter un orchestre de chambre.

Franken s'éclaircit discrètement la voix, puis déclara dans le micro :

« Bonsoir, mademoiselle Rochelune, et merci du fond du cœur pour votre invitation. Nous allons commencer par notre nouvelle ballade, en exclusivité pour vous car nous ne l'avons même pas encore publiée sur Internet : *Red Water*. »

La ballade en question commençait sans percussion, et nécessitait une bonne synchronisation de la guitare et de la basse au début. Malgré quelques coups frappés au sol par Éric pour marquer discrètement le rythme, Marcus faillit se laisser piéger par sa rêverie et manqua la première note.

Quelques regards peu amènes de ses camarades l'obligèrent à se reconcentrer pour la suite. Mais plus encore qu'eux, c'était la crainte de décevoir Alice qui le força à redoubler d'efforts. Cette charmante, superbe créature ne devait pas avoir à regretter de les avoir fait venir. Il devait à tout prix l'impressionner, la combler... Lui qui n'avait jamais cru au coup de foudre, il commençait à se rendre à l'évidence : il venait de tomber amoureux. Raide dingue, complètement fou, en un instant.

De son côté, Alice se laissait entraîner par la mélodie envoûtante de *Red Water* et son visage trahissait tout le plaisir qu'elle éprouvait à l'écouter. Les yeux mi-clos, la bouche entrouverte découvrant ses dents blanches, elle avait relâché un peu sa posture bien droite et penchait désormais du côté de Marcus. Celui-ci prit cela pour un signe et redoubla d'attention pour son jeu, espérant secrètement que chaque note qu'il jouait emporterait avec elle tout ce qu'il ressentait pour le déposer dans l'oreille d'Alice.

Puis la chanson se termina, au grand désespoir de Marcus. Il prit l'initiative de conclure par une sorte d'arpège qui ravit Alice et qui rassura les autres membres des *Black Bears* sur sa capacité à jouer.

La jeune femme se leva immédiatement de son siège pour applaudir frénétiquement. Elle était la seule à le faire, June n'ayant quitté ni sa chaise ni son air renfrogné, mais cela ne semblait pas la déranger. Pour n'importe quel observateur, la vision de cette femme applaudissant seule avait quelque chose de grotesque, mais pas aux yeux de Marcus, qui ne voyait que la beauté d'Alice, son sourire béat et ses yeux qui brillaient encore d'extase grâce à leur musique – à sa musique.

Franken et les autres membres regardaient leur spectatrice avec un mélange de satisfaction et d'embarras, se demandant peut-être comment le concert allait tourner avec un tel public. Mais son regard était si rempli d'admiration pour eux qu'ils se sentirent obligés de continuer.

« Très bien, finit-il par dire. Si cela ne vous dérange pas, nous allons monter un peu en puissance... Avec *Drown In Heaven*. »

À ces mots, Alice battit des mains. Comme une enfant, remarquèrent silencieusement les *Black Bears* ; encore une fois, il se formait un singulier contraste entre elle et la boudeuse June, à se demander qui, de ces deux-là, était l'enfant et qui était l'adulte.

« *Drown In Heaven* ! C'est ma chanson préférée. Pourrais-je vous demander une faveur ?

– Vous pouvez tout demander. »

Marcus et Franken se regardèrent l'un l'autre juste après avoir prononcé cette phrase, qu'ils avaient dite tous les deux en même temps. Chacun d'eux se demandait si l'autre l'avait dite pour la même raison.

« En fait, continua Alice qui ne semblait pas s'être aperçue de l'incident, je voudrais la chanter avec vous, si cela ne vous dérange pas. »

Marcus hocha immédiatement la tête.

« Bien sûr, venez vous installer près de moi... »

Elle ne se fit pas prier. Mais Marcus croisa alors le regard de Franken qui grimaçait.

« Ce n'est peut-être pas une si bonne idée, murmura le chanteur en faisant attention d'éviter d'être entendu par Alice. Maintenant, notre public se résume à la gamine qui fait la tronche. »

La remarque était pertinente, et durant leur performance, pour ne pas être perturbés, tous les *Black Bears* durent détourner le regard de ce qui était censé être leur public pour se tourner vers leurs camarades, ou vers Alice. Seul Marcus se sentait parfaitement à l'aise, occupé à dévorer la jeune femme du regard. En plus d'être très belle, elle était douée pour le chant, avec une voix bien équilibrée de mezzo-soprano, et l'harmonie entre sa voix et la musique lui semblait totale. Alors même que tous les autres membres du groupe rêvaient de se diriger lentement mais sûrement vers la sortie, il n'avait qu'un souhait, celui de prolonger cette chanson éternellement...

III

« Ouf !... Pas fâché d'en avoir fini. C'était bien le concert le plus bizarre que j'aie jamais fait ! Heureusement qu'on était très bien payés, sinon je crois que je serais parti bien avant... »

Éric renchérit derrière Franken :

« Je suis bien d'accord. Je commençais à être vraiment mal à l'aise avec ces deux folles. Quand la gamine boudeuse est partie avant la fin, je pensais que ça irait mieux, mais je me sentais toujours aussi bizarre... Il y a quelque chose dans cette maison de riches, je ne sais pas ce que c'est, mais c'est... dérangeant... »

Tandis que les autres membres des *Black Bears* rangeaient leur matériel, Marcus, qui était le seul à ne pas partager leur sentiment, s'éclipsa discrètement de la scène et se dirigea vers Alice. Celle-ci, dans un coin de la pièce, observait le groupe de loin, mais avec une grande attention.

« Je voudrais vous remercier encore pour votre invitation. C'était très généreux de votre part.

– Je vous en prie, j'espère que cela vous a plu autant qu'à moi.

– Bien sûr » répondit Marcus avec assurance, sachant cependant qu'il parlait en son propre nom et non pas en celui de son groupe.

Son regard s'attardait à nouveau sur Alice. La nuit était tombée depuis longtemps et la lumière tamisée du salon donnait une allure mystérieuse à la jeune femme. Son teint diaphane et la finesse de ses traits la faisaient encore plus ressembler à une fragile poupée de porcelaine, mais son regard brillant attirait l'attention sur elle et lui conférait une aura puissante et rassurante.

Marcus eut le réflexe de baisser les yeux, et son regard tomba sur

le magnifique collier de pierres opalescentes qu'elle portait par-dessus sa robe noire. Le scintillement de ses yeux, il ne le remarqua qu'à ce moment, était en partie dû aux reflets de ces pierres.

« Votre collier est vraiment splendide...

– Merci... C'est un bijou de famille. Des pierres de lune, en hommage à notre nom de famille, Rochelune.

– C'est un très joli nom.

– Ma famille le porte depuis des siècles. À l'origine, nous étions une famille d'aristocrates et notre nom était *de* Rochelune. Mais à la Révolution française, un de mes ancêtres a senti le vent tourner et a préféré renoncer de lui-même à son titre de noblesse pour protéger ses biens et éviter la guillotine.

– Une excellente décision, en effet... Vous aussi, vous avez pris une excellente décision en nous faisant venir, ce doit être de famille...

– Vous exagérez...

– Pas du tout, je suis sincère... D'ailleurs, la sagesse se lit dans votre regard... Et vous êtes aussi... très belle... »

Alice ne dissimula pas sa surprise en entendant cette dernière phrase. Marcus se mordit la lèvre et sentit qu'il avait fait une gaffe.

« Ne faites pas cette tête, dit-elle finalement en riant. Savez-vous que vous êtes très beau vous aussi ? »

Ce fut au tour de Marcus d'être surpris. Il ne s'attendait pas à voir Alice aussi directe, et surtout, il ne s'attendait pas à s'entendre dire qu'il était très beau.

Pourtant la remarque n'était pas infondée. Grand, bien proportionné, il avait une allure imposante, même s'il y avait dans sa démarche quelque chose de farouche qui trahissait qu'il n'avait pas été gâté par la vie. Son visage avait des traits harmonieux, bien qu'un peu anguleux, qui étaient loin d'atteindre la perfection presque mathématique de ceux d'Alice, mais dégageaient cependant une impression de force tranquille. Une impression encore accentuée par ses yeux d'un vert tendre, au regard doux qui semblait toujours en quête d'amour, et qui prouvaient à eux seuls que ce colosse était en fait un gros nounours.

Alice se mit à jouer avec une des longues mèches blond doré de

Marcus qu'elle tenait entre ses doigts.

« Vous êtes un vrai blond ?

– Euh... oui...

– Je m'en doutais. Votre peau est toute blanche... Elle doit aussi être toute douce... »

Pendant un instant, la peau blanche rougit nettement au niveau des joues. Le compliment était d'autant plus déstabilisant qu'Alice n'avait même pas touché cette peau. Et pourtant, Marcus le remarqua avec surprise, il avait nettement l'impression qu'elle l'avait fait quand même. Alors qu'il était seul avec elle, il sentait que des mains invisibles l'avaient touché.

Son esprit se troublait et son cœur battait à tout rompre. Une heure plus tôt, il n'aurait même pas rêvé de se retrouver face à cette créature divine, et voilà qu'elle répondait à ses sentiments au-delà de toute espérance. Cela lui semblait tellement improbable qu'il se demanda s'il n'était pas en train de rêver, osant à peine bouger ou parler de peur de briser l'enchantement.

« Marcus, tu viens nous aider ou quoi ? »

La voix de Franken. Il n'y avait rien de plus réel. Marcus crut qu'avec ce brusque retour au concret, il allait voir Alice disparaître brutalement, ou se révéler être à l'autre bout de la pièce. Mais non, elle était toujours en face de lui, avec son sourire suave, et tout indiquait que ce qu'il venait de voir et d'entendre était réellement arrivé.

« Euh... oui, oui... j'arrive. »

Il se retourna à contrecœur pour regagner la scène où les autres membres des *Black Bears* achevaient d'empaqueter leur matériel. Les regards qu'ils lui jetèrent, en particulier ceux de Franken, étaient bizarres, et il se demanda encore une fois si son partenaire n'avait pas lui aussi des vues sur Alice.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Franken.

– Euh... ça se voit, non ?

– C'est bien ça qui m'étonne. Tu as vraiment fait du gringue à cette fille ?

– Si on veut... mais quand même, je n'aurais pas dit ça comme ça.

– Tu fais ce que tu veux, mais à ta place, je ne m'embarquerais

pas là-dedans.

– Mais tu n’es pas à ma place.

– Non, mais on se connaît depuis un certain temps, j’ai une vague idée de ce qui est bon pour toi ou pas, et je voudrais t’empêcher de faire une bêtise. Cette fille a l’air bizarre. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond chez elle.

– Qui me dit ça ? Le type qui a un surnom qui évoque le monstre de Frankenstein, et qui joue une musique que les honnêtes gens qualifient de hurlements de sauvages ?

– Je suis sérieux, Marcus. Tu sais comme je suis tolérant avec les trucs qui sortent de l’ordinaire, mais là, il y a quelque chose de vraiment bizarre dans son comportement. Ça m’a mis mal à l’aise, et il en faut beaucoup pour me mettre mal à l’aise. Et si l’avoir juste une ou deux heures en face de moi m’a fait cet effet-là, je me méfie vraiment de ce qui pourrait arriver si tu l’approchais de plus près.

– Je suis désolé pour toi si Alice t’a fait cet effet, mais moi, je me sens terriblement bien près d’elle.

– Oui, j’ai cru constater qu’*Alice* t’avait déjà attiré dans ses filets. Je me doute bien que je ne te ferai pas changer d’avis, mais tu devrais faire attention à ne pas te lancer dans une aventure qui pourrait mal finir...

– Tu as une de ces manières de parler de ça, on dirait que c’est un monstre... »

Comprenant que poursuivre la discussion ne les mènerait à rien, Marcus préféra ne pas insister et terminer le rangement du matériel. Mais alors que les autres *Black Bears* se dirigeaient à grands pas vers la sortie, il prit le temps de faire un détour pour glisser un petit papier dans la main d’Alice. Le contact – bien réel, enfin – de ses doigts et de ceux de la jeune fille le fit frissonner, et il espéra que ce ne serait pas la dernière fois.

IV

Quelques jours seulement après le concert, Marcus se réveilla dans le lit d'Alice. Il n'était toujours pas sûr de ne pas rêver ; mais si c'était un rêve, il n'avait aucune envie de se réveiller. Ivre de plaisir, il abandonnait son corps aux caresses de la jeune femme sans oser bouger.

Elle avait une étrange manie : ses mains, ou plutôt ses doigts, glissaient sur chaque centimètre carré de sa peau comme si elle essayait de scanner son corps ou d'en prendre une empreinte. Il se demanda à quoi rimait ce rituel : peut-être qu'au fond, elle aussi n'en revenait pas d'être à ses côtés, et elle ne pouvait se retenir de le toucher sous toutes les coutures pour s'assurer qu'il était bien réel.

Il entendit soudain qu'on frappait à la porte. Surpris, il tenta de se cacher sous les draps et voulut renvoyer l'intrus, mais Alice le prit de court en répondant « Entrez ! »

Une femme d'une quarantaine d'années, portant le costume typique des bonnes, entra dans la chambre en tenant un grand plateau débordant de café, de jus de fruits, de tartines et de tout ce que l'on pouvait rêver pour un petit-déjeuner.

« Mademoiselle, monsieur, votre repas.

– Oh, fit Marcus encore un peu surpris, on nous sert le petit-déjeuner au lit ?... Je suis vraiment en train de rêver. »

Alice ne répondit rien, et laissa la bonne installer le plateau devant eux.

« Merci, Maria, vous pouvez disposer. Je vous rappellerai plus tard pour débarrasser. Et maintenant, ajouta-t-elle à Marcus quand Maria fut sortie, sers-toi, mon chéri.

– Toute cette nourriture, tu veux me rendre malade, plaisanta-t-il.
– Au contraire, tout cela est biologique, c'est excellent pour ta santé.

– Tout ?

– Je ne mange rien qui ne soit pas biologique et parfaitement équilibré. Ça me coûte cher, mais le prix n'est jamais trop élevé quand il s'agit de vivre longtemps et en bonne santé.

– C'est un luxe que tout le monde ne peut plus se permettre de nos jours.

– Je t'offrirai ce luxe si tu restes avec moi. »

Marcus se mit à rire.

« Je ne voudrais pas vivre à tes crochets non plus... » dit-il en contemplant néanmoins les tartines avec envie.

Elle repassa un bras autour de son torse.

« Je te l'ai déjà dit, non ? L'argent n'est pas un problème pour moi... Je préférerais perdre un million que laisser faire une seule égratignure à ton superbe corps... »

Le contact entre eux était toujours un délice – Alice avait une peau incroyablement douce, lisse et dégageant une légère odeur sucrée – mais pour une raison qu'il ignorait lui-même, Marcus ne put s'y abandonner totalement, et sentit son esprit logique refaire surface – sans doute dans une dernière tentative désespérée.

« Quand même, tu exagères peut-être un peu... Souviens-toi qu'il y a encore quelques jours, on ne se connaissait pas... »

– Je le sais bien, et justement, je regrette de ne pas t'avoir connu plus tôt. Le destin a bien mal établi ses plans en me faisant attendre si longtemps l'homme dont j'ai toujours rêvé... »

Il se laissa à nouveau aller, en se reprochant presque d'avoir parlé. Lui qui n'avait jamais eu beaucoup de chance dans sa vie, dont la seule perspective d'avenir se résumait jusque-là à espérer percer dans le monde de la musique en jouant de la guitare comme un fou, il avait l'immense privilège d'être aimé par la femme la plus belle, la plus douce et la plus riche au monde – en tout cas, de ce qu'il connaissait du monde – et il osait encore discuter !

Alors qu'il saisissait l'une des appétissantes tartines entre ses doigts, avec autant de délicatesse que possible, on frappa à nouveau à

la porte, plus brutalement cette fois. Surpris, il serra la tartine dans son poing et celle-ci tomba en miettes.

« Que se passe-t-il ? » demanda Alice qui semblait aussi surprise que lui.

Maria, la bonne, passa avec précaution la tête par l'ouverture de la porte et annonça :

« Mademoiselle... j'ai le regret de vous annoncer que mademoiselle June est malade...

– June ?... Qu'a-t-elle, rien de grave, j'espère ?

– C'est sûrement un simple rhume... Mais le... docteur est à son chevet pour s'assurer qu'elle va bien. »

Inquiète, Alice ordonna immédiatement à Maria de débarrasser le plateau et d'apporter des peignoirs. Marcus regarda avec regret les délicieuses tartines qui s'éloignaient, et se sentit jaloux de June, pour qui Alice le lâchait aussi facilement malgré ses mots doux et ses promesses d'amour.

C'était un peu égoïste, il l'admettait lui-même. Mais il fallait dire à sa décharge que June n'avait pas fait grand-chose pour se faire apprécier. Les bouderies avaient pris fin avec son départ du concert des *Black Bears*, mais quand Marcus était revenu par la suite à la demande d'Alice, June l'avait accueilli avec mépris, comme s'il n'était rien d'autre qu'un nouveau gadget qui embarrasse. Elle avait même l'air de reprocher sa présence à Alice, comme si les rôles étaient inversés, June devenant l'adulte et Alice l'enfant désobéissante.

Marcus avait du mal à comprendre comment June pouvait se permettre une telle attitude, d'autant plus qu'elle n'était pas la fille d'Alice ; pire, elle n'appartenait même pas à la famille Rochelune, ce qui lui refusait donc l'excuse d'être une petite nièce mal élevée qu'Alice s'efforçait malgré tout de supporter sous un prétexte du genre « la famille, c'est sacré »...

Rien de tout cela ; au contraire, Alice avait appris à Marcus que June était une enfant de la DDASS dont elle avait réussi à se faire confier la garde car le directeur de l'antenne locale était un ami de sa famille. La raison de cette étrange démarche, selon Alice, était qu'elle avait eu de la peine en voyant une si jolie petite fille dans une

telle situation, ayant apparemment un père en prison et une mère droguée, un véritable stéréotype de famille qui n'en avait que le nom.

Marcus avait de l'admiration pour ce qu'Alice avait fait, et il se doutait que peu de riches en auraient fait autant à sa place. Et cela rendait d'autant plus inexplicable, pour ne pas dire inexcusable, l'ingratitude et l'agressivité de June envers sa tutrice, alors que de son côté, Alice réagissait au quart de tour au moindre problème la concernant.

Ils arrivèrent dans la chambre de June, une pièce immense, toute tendue de rose, où se trouvait tout ce dont une petite fille modèle pouvait rêver. Les meubles disparaissaient sous des montagnes de poupées et de jouets des plus divers, les étagères débordaient de livres et des coussins jonchaient le lit et une partie du sol. Au milieu de tous ces coussins, on distinguait la fillette, en partie cachée par un homme en blouse blanche aux cheveux grisonnants qui se penchait sur elle.

« Docteur, dit Alice en entrant, comment va June ? »

L'homme se retourna. Marcus ne l'avait encore jamais vu, mais il avait quelque chose qui le faisait paraître familier dès le premier regard. C'étaient peut-être ses lunettes à montures rectangulaires épaisses, ou sa moustache fournie qui mangeait une bonne partie de son visage et lui donnait une allure de gentil grand-père. La forme de cette moustache donnait l'impression qu'il souriait, mais en y repensant par la suite, Marcus se dit que ce n'était peut-être qu'une impression.

« Ce n'est qu'un rhume, dit-il, ce n'est pas bien grave. Une semaine de repos et un petit antibiotique et elle sera sur pied.

– Oh la pauvre, enchaîna Alice, regardez son petit nez... »

Le nez en question était en effet tout rouge et gonflé par le rhume. June devait avoir un mal fou à respirer, et Marcus eut un peu de pitié en la voyant dans cet état.

Mais il n'eut pas le temps de la voir très longtemps, car elle se retourna dans son lit, leur tournant le dos.

« Fous-moi la paix, connasse » grogna-t-elle.

Alice ouvrit des yeux ronds et se releva d'un trait.

« Comment m'as-tu appelée ? »

– Connasse, répéta June avec aplomb. J'en ai marre de supporter tout le temps une sainte-nitouche qui se croit dans un conte de fées. J'ai passé l'âge.

– Mais... qu'est-ce que c'est que ces manières ? À quoi sert tout ce que je t'ai appris ?...

– Tu n'as pas encore compris ? J'en ai rien à foutre de toi ! La seule chose qui me retient de partir de ton château de cinglés, c'est ton fric !

– Docteur... elle délire, n'est-ce pas ? Ça doit être la fièvre...

– C'est toi qui délires ! Tu n'es même pas fichue de répondre, tu fais pitié...

– Espèce... de... »

Alice ne finit pas sa phrase. Elle fit brutalement volte-face, dissimulant à la hâte son visage derrière son bras, et sortit de la chambre en courant, laissant là Marcus et le médecin.

Ce dernier ne montrait aucun signe d'émotion, ses grosses lunettes et sa moustache n'aidant pas à en déceler un ; mais Marcus n'était pas décidé à laisser les choses en rester là.

« Alice s'occupe de toi, elle s'inquiète vraiment pour toi ! Tu n'as pas honte ?

– Ta gueule, le gigolo.

– Mais qu'est-ce que tu cherches à la fin ? Tu veux qu'elle te renvoie à la DDASS, tu veux retourner chez ta mère droguée et crever dans la rue ? »

Une dernière phrase lui brûla les lèvres sans toutefois les franchir : *c'est ce que tu mérites*. Il préféra lui aussi quitter la pièce.

Il voulut rejoindre Alice, mais elle n'était plus dans sa chambre. Le majordome à l'accent britannique l'avertit que la jeune femme s'était retirée dans une autre pièce et ne voulait voir personne. Marcus essaya d'insister, mais l'impassibilité de l'homme lui fit vite comprendre que cela ne lui servirait à rien.

Il ne lui restait plus qu'à prendre un bon bain, se rhabiller et partir. Le début de sa liaison avec Alice lui avait fait un peu négliger les *Black Bears* et Franken commençait à lui en faire le reproche. Il partit donc se consacrer à nouveau à la musique, tout en espérant que la jeune femme se remettrait vite de ce mauvais coup.

V

L'air embaumait d'encens et de plantes aromatiques. Le silence était total. Alice se sentait mieux.

Sur le mur blanc du fond de la pièce, les portraits de ses parents trônaient, l'air digne, comme dans ses souvenirs. Ils auraient dû rester toujours ainsi. Pourquoi fallait-il que les choses changent ?

Au moins, à présent, son père se morfondait, le visage enfoui dans ses mains, devant le cercueil de sa mère. Faute d'avoir pu réparer l'irréparable, Alice avait au moins rétabli la justice.

Alice était trop sensible. Elle ne connaissait que la beauté, et le monde extérieur était décidément trop laid et impitoyable. Elle ne voulait être entourée que de beauté, de joie et de bonheur, quel mal y avait-il à cela ?

Et pourtant, le monde continuait de menacer son idéal. À commencer par June. Elle avait pourtant l'air d'une si gentille petite fille au début, si heureuse et émerveillée en découvrant la maison des Rochelune. Mais ensuite, elle était devenue capricieuse, et maintenant elle disait toutes ces horreurs. Qu'est-ce qui n'avait pas marché avec elle ?

Alice se leva et marcha au milieu des gens immobiles. Rien n'était irréparable. June pouvait redevenir la jolie petite fille sage qu'elle promettait d'être au début, et elle savait exactement comment faire.

VI

Il n'avait pas fallu longtemps à Alice pour recontacter Marcus et lui demander de revenir. Juste une semaine, mais qui lui avait paru très longue, malgré les incessantes répétitions des *Black Bears*. Franken avait eu l'idée d'investir l'argent si généreusement donné par Alice pour leur faire de la publicité et financer une maquette d'album.

« Avec ça, disait-il, on fera notre prochain concert dans une vraie salle. Ou peut-être même dans un stade. »

Malgré l'immense enthousiasme qui les animait, Marcus avait du mal à participer à l'euphorie générale. Il ne pouvait se défaire de l'image d'Alice, et il craignait que cette femme douce et fragile n'ait été cruellement blessée par June. Aussi, dès qu'il reçut son message, il se précipita le plus tôt possible au manoir des Rochelune.

Il eut la surprise d'y trouver Alice d'excellente humeur. À aucun moment elle ne parla de June, et il évita lui aussi le sujet. June devint d'ailleurs très rapidement le dernier de leurs soucis ; rien ne leur importait davantage que de se retrouver, et de ne plus se quitter.

Plusieurs heures après qu'ils eurent assouvi leurs désirs, Marcus se hasarda à poser la question :

« Comment ça va avec June ? »

Alice eut un moment d'hésitation, puis répondit :

« Elle n'est plus ici... Je me suis rendu compte que j'avais été trop indulgente avec elle, alors je l'ai envoyée dans un internat qu'on m'a recommandé... »

– Tu as bien fait, j'espère que ça lui mettra un peu de plomb dans la cervelle. Elle m'énervait, à considérer tout ce que tu faisais pour

elle comme un dû. Si j'avais eu sa chance, je l'aurais saisie, au lieu de me prendre pour le nombril du monde et de me fâcher bêtement avec mon protecteur.

– Pourquoi « si tu avais eu sa chance » ? Est-ce que tu ne l'as pas, là, maintenant ?

– Tu as raison, encore une fois.

– Alors, comment vas-tu saisir ta chance ?

– En restant auprès de toi. Mais pas pour ton argent, hein : parce que je t'aime. »

Elle le serra convulsivement dans ses bras.

« Je suis si heureuse de te l'entendre dire... »

Il lui rendit son étreinte avec délicatesse, craignant toujours de blesser cette fragile créature avec ses gros bras. Alice n'avait pas ces scrupules : elle se mit à serrer de plus en plus fort, comme si elle craignait de le voir partir. Elle arriva vite à un tel point que même lui commençait à en ressentir de la douleur, mais elle ne desserrait toujours pas les bras.

« Arrête, tu m'étouffes... »

Ses propres bras lâchèrent Alice, et il lui sembla que c'était à cela qu'elle réagit plutôt qu'à sa plainte.

« Tu n'as pas besoin de me serrer comme ça, je ne vais pas m'envoler. »

C'était dit sur le ton de la plaisanterie, mais il avait eu un instant d'angoisse, dans lequel il avait été traversé par une idée saugrenue : celle qu'Alice pouvait lui faire du mal. Il rejeta aussitôt cette idée. Alice était une jeune femme un peu trop sensible, qui avait sans doute du mal à s'y prendre avec les gens car son agoraphobie l'isolait malgré elle du monde extérieur, mais de là à dire qu'elle pouvait lui faire du mal, il y avait un gouffre, des abysses même. Non, il avait été stupide d'avoir pensé une telle chose.

On frappa à la porte et la voix du majordome à l'accent britannique annonça : « Mademoiselle Alice, téléphone pour vous, s'il vous plaît. »

La jeune femme hésita à répondre.

« Ce n'est sûrement rien d'important... comparé à toi.

– Peut-être que si. Tu ferais mieux d'aller répondre, je ne serai

jamais bien loin.

– Oh, tu sais, c’est probablement un de mes fournisseurs habituels qui vient me demander si je ne veux pas encore leur faire une grosse commande. Comme si j’avais besoin de quelque chose quand tu es là. Mais bon, je vais aller répondre. Peut-être qu’ils auront quelque chose que je pourrais t’offrir. »

Elle se dirigea gracieusement vers la porte et sortit de la chambre.

Resté seul, Marcus se sentit l’envie d’aller explorer le reste du manoir. Il n’en avait guère vu pour l’instant que le salon qui avait servi de salle de concert aux *Black Bears*, la salle à manger, la chambre de June et évidemment celle d’Alice. Mais un tel manoir devait contenir toutes sortes de pièces différentes, dont beaucoup remplies de curiosités et d’antiquités. Il ne s’intéressait pas à la valeur pécuniaire de ces éventuels objets ; il était simplement curieux. Pour lui, de tels objets ne se voyaient que dans les musées, et il n’avait pas souvent poussé la porte d’un musée. Alice, sans doute, aurait des choses à lui dire sur le patrimoine de sa famille, et cela l’aiderait à s’ouvrir tout en améliorant la culture de Marcus qui savait avoir des lacunes sur le sujet.

Après avoir un peu parcouru les couloirs, il ouvrit une porte au hasard. Il fut surpris de tomber sur une chambre d’enfant, mais ce n’était pas celle de June. Celle-là était dans les tons de blanc et or, et le centre d’attention était un lit d’enfant à baldaquin d’un blanc immaculé, sans un pli, ce qui n’était pas étonnant dans une demeure où les domestiques veillaient au moindre détail ; cependant, Marcus eut l’étrange intuition que personne n’avait dormi dans ce lit depuis longtemps.

Des commodes et des armoires en bois blanc ornées de dorures composaient le reste du mobilier de la pièce. Elles dataient peut-être du XIX^e ou du XVIII^e siècle – il était bien incapable de faire la différence – et leurs dessus étaient recouverts de nombreuses poupées de porcelaine dans des robes somptueuses. Tout comme le reste de la pièce, leurs vêtements et leurs cheveux étaient impeccables, malgré le fait qu’elles semblaient anciennes. L’ensemble dégageait une impression mystérieuse et pesante, comme si le temps s’était arrêté dans cette pièce pour une raison terrible, et

refusait de se remettre en marche.

« Que faites-vous ici ? »

Marcus se retourna. Ce n'était qu'une domestique, une femme âgée portant un gros chignon gris à l'ancienne, qu'il avait déjà croisée dans le manoir.

« Excusez-moi... la porte n'était pas fermée... »

– Vous ne devriez pas rester ici... C'est la chambre d'enfant de mademoiselle Alice. Personne n'entre ici, même pas elle... Il n'y a que moi et quelques autres personnes qui viennent pour faire le ménage, mais nous n'y restons que le temps nécessaire. Mademoiselle Alice ne veut pas qu'on change quoi que ce soit à cette chambre.

– Où est la différence, puisqu'elle n'y vient jamais ? Et... pourquoi n'y vient-elle plus, d'ailleurs ?

– Il y a eu... une terrible dispute entre les parents de mademoiselle Alice dans cette chambre, et depuis leur mort, elle a toujours refusé d'y dormir... Oh, je ne devrais pas parler de ça... »

La pauvre femme semblait de plus en plus mal à l'aise, elle tremblait même. Marcus n'avait pas la moindre idée de ce qu'avait pu être cette terrible dispute, mais cela avait été suffisamment violent pour traumatiser Alice et aussi cette femme. Il se demandait même si le terme « dispute » était bien approprié...

« S'il vous plaît, monsieur, insista la vieille domestique, vous devez vraiment partir... »

– Bien, comme vous voulez. Je n'avais pas l'intention de mettre qui que ce soit dans l'embarras, je vais... »

Il se retourna pour se diriger vers la sortie, mais dans la précipitation, il heurta la commode près de laquelle il se trouvait. Il n'y eut qu'un petit choc, mais suffisant pour ébranler le meuble et faire trembler tout ce qui s'y trouvait. L'une des poupées de porcelaine, sans doute moins bien équilibrée que les autres sur son socle, plongea en avant et chuta de la commode la tête la première. La tête heurta le parquet de plein fouet et se brisa en mille morceaux.

Marcus, qui venait à peine de se rendre compte de ce qui s'était passé, contempla la poupée brisée d'un air désolé. Mais la vieille femme, elle, semblait terrorisée.

« Qu’avez-vous fait... Si mademoiselle Alice découvre qu’une de ses poupées a été cassée... »

Marcus trouvait sa réaction disproportionnée. Il était le premier à regretter d’avoir brisé cette poupée, et il était prêt à présenter ses excuses à Alice pour cela, mais il ne s’expliquait pas la terreur de la domestique. Il avait bien vu Alice faire preuve d’une grande gentillesse, même à l’égard de ceux qui ne la méritaient pas du tout, comme June. Alors, que risquait cette vieille domestique fidèle ? Il imaginait à peine Alice lui faire quelques remontrances.

« Ne vous en faites pas. Je vais dire à Alice ce qui s’est passé. Je lui dirai que c’est moi qui ai cassé cette poupée et que vous n’y êtes pour rien. Vous n’avez rien à vous reprocher, après tout.

– Non !... »

La femme se mit à ramasser frénétiquement les morceaux dans son tablier. Incapable de comprendre sa réaction, Marcus dut se contenter de l’aider.

« Je vais jeter tout ça, dit-elle une fois que tout fut ramassé. Oubliez que vous êtes entré ici, et n’y revenez jamais ! »

Elle quitta la pièce en courant. Marcus, décontenancé, n’eut pas d’autre choix que de sortir lui aussi, toujours sans comprendre ce qui pouvait l’effrayer autant. Ce ne pouvait pas être Alice, qui était si douce. Ses parents ? Mais non, ils étaient morts.

Alors, qui pouvait inspirer une telle peur ? Il ne le voyait vraiment pas. Cette vieille femme devenait peut-être sénile ?

VII

« Qu’as-tu fait... »

La voix était si douce, et pourtant, elle n’annonçait que le plus terrible des malheurs.

« Je t’avais dit que rien ne devait changer. Et voilà que je te retrouve avec une de mes poupées brisée. Tu as osé le faire... abîmer cette belle maison sans tache...

– Pardonnez-moi... c’était un accident... »

Elle sentait l’aiguille à quelques millimètres de son cou. La terreur était si grande qu’elle arrivait à peine à parler. Même si elle avait voulu donner le nom du vrai responsable, elle en aurait été incapable.

À quoi bon donner son nom, d’ailleurs ? Ce jeune homme n’était pas responsable non plus. Personne n’était responsable, et pourtant quelqu’un allait payer.

Au lieu d’être évasive, elle aurait dû en parler franchement. Raconter à ce garçon ce qui était réellement arrivé dans cette chambre. Comment la mère d’Alice, qui était folle, avait rapporté au manoir Rochelune le cercueil de l’homme qu’elle avait aimé et avait tenté de le cacher dans la chambre d’Alice. Comment son père l’avait appris et avait voulu faire enlever immédiatement cette chose, comment une violente dispute s’était produite entre le mari et la femme en pleine crise de démence, et comment le cercueil s’était ouvert dans la bagarre, révélant aux yeux d’une Alice encore enfant le cadavre dont la décomposition avait déjà commencé. Comment Alice avait hurlé, jusqu’à ce qu’on parvienne enfin à enlever le cercueil malgré la résistance de sa mère.

Peu de temps après cela, la mère d’Alice s’était suicidée, et son

père, qui se sentait responsable, n'était plus le même homme. Il était mort d'une crise cardiaque, ses nerfs à bout, seulement quelques années plus tard, laissant leur fille unique à la tête de la famille Rochelune.

Mais la folie de la mère avait atteint la fille. Chez les domestiques, en particulier les anciens comme elle qui connaissaient cette histoire, c'était un secret de polichinelle. Alice s'était isolée dans un monde qu'elle voulait idéal, beau et paisible, comme une sorte de maison de poupée géante. Et tous les domestiques faisaient leur possible pour ne rien perturber dans ce monde idéal, sous peine de voir la folie d'Alice refaire surface...

Elle aurait dû parler de tout cela à cet homme. Malgré son apparence rude, c'était un gentil garçon. Trop gentil pour Alice. Tôt ou tard, il allait subir le même sort qu'elle.

VIII

Marcus retrouvait à nouveau Alice après le concert. Comme Franken l'avait annoncé, ils avaient enfin délaissé les bars pour une vraie salle, avec beaucoup plus de spectateurs, et surtout des gens qui ne venaient que pour leur musique, pas seulement pour les écouter mettre l'ambiance entre deux verres.

Ces concerts et leur nouveau succès étaient une bonne chose, mais ils commençaient à devenir une sérieuse source de conflits entre Marcus et le reste des *Black Bears*. Qui disait concerts disait plus de temps pour jouer et pour répéter, donc moins de temps avec Alice. Or Alice réclamait de plus en plus sa présence, et lui n'avait aucune envie de la lui refuser. Il se sentait si bien avec elle, comme dans un rêve. Et il sentait qu'elle avait besoin de lui. Quoi qu'il se soit passé dans cette fameuse chambre, cela avait dû la traumatiser profondément ; de toute évidence, elle traînait de vieilles blessures qui ne s'étaient pas encore refermées, et il pensait pouvoir soulager sa douleur. Afin de ne pas rouvrir les vieilles plaies, il n'était pas retourné dans la fameuse chambre d'enfant depuis l'incident de la poupée cassée.

Mais son dévouement à Alice devenait de moins en moins compatible avec son emploi du temps au sein des *Black Bears*. Franken commençait à lui laisser entendre que ce serait le groupe ou elle. Cela ne l'étonnait guère, Franken n'avait jamais apprécié Alice depuis leur représentation au manoir Rochelune. Mais le dilemme était difficile à trancher : les *Black Bears* avaient agi comme une famille de substitution auprès de lui. Il était très attaché à eux, et à ce qu'ils avaient construit ensemble avec leur musique.

Mais Alice... elle exerçait comme une puissante emprise sur lui. Se séparer d'elle était tout simplement impossible à envisager. Et s'il fallait quitter pour elle sa seconde famille... alors peut-être que cela signifiait qu'il était temps pour lui d'en fonder une nouvelle avec Alice. Quoi qu'il lui soit arrivé autrefois, il parviendrait à soulager ses peurs et à la réconcilier avec le monde extérieur. Oui, il en était sûr, il pouvait la rendre heureuse. Pour la première fois de sa vie, il avait un but. Quelque chose de beau et de noble à réaliser, quelque chose qui valait la peine qu'il y consacre sa vie, qui n'avait pas servi à grand-chose jusque-là.

Cependant, quand il arriva au manoir Rochelune, Marcus eut la déception d'être accueilli par le majordome qui lui annonça que « mademoiselle Alice » était en train de prendre son bain et ne pouvait pas le voir tout de suite.

Avec d'autres femmes, une telle annonce ne l'aurait peut-être pas empêché d'aller la voir quand même, mais Alice... c'était une dame, et elle avait besoin d'être ménagée. Il demanda seulement à pouvoir l'attendre dans une autre pièce, ce qui lui fut accordé sans difficulté.

Mais Marcus n'avait pas un caractère à attendre seul dans le silence. Il eut l'idée de se lever et d'aller à nouveau explorer le manoir, en évitant cette fois la chambre d'enfant d'Alice et en priant pour tomber sur une pièce qui n'aurait pas un passé aussi sinistre.

En marchant au hasard des couloirs, il se retrouva en route pour le sous-sol du manoir. Il trouva que le hasard avait fait un excellent choix, car les sous-sols d'une maison riche avaient toutes les chances d'abriter une bonne cave. Il n'était pas un grand connaisseur en vins, mais il était curieux d'observer quelques bouteilles millésimées, et peut-être, s'il en avait l'audace, prier ensuite Alice d'en choisir une pour trinquer ensemble.

Ne voyant personne dans les parages, Marcus descendit tout naturellement les escaliers qui menaient au sous-sol.

Les premières salles qu'il rencontra faisaient office de garde-meubles. Armoires, lits, tables et autres pièces de mobilier y étaient entreposés ; il semblaient aussi anciens que ceux qui étaient encore utilisés, mais contrairement à ces derniers, ils étaient au mieux décolorés et ternes, ou avaient subi les ravages des vers. Certains

avaient même un pied manquant ou des planches défaites.

Ce devaient être les anciens meubles de la famille, dont les générations actuelles n'avaient pas trouvé l'utilité, et les avaient remisés ici faute de savoir quoi en faire. Marcus trouva un peu triste que ces objets, qui étaient peut-être pour certains des pièces de musée, soient laissés dans cet état.

Mais tout cela ne lui disait pas où était la cave à vins. Il poursuivit son exploration des sous-sols, et sentit assez rapidement un souffle d'air frais. Voilà qui était plus prometteur : les caves à vins étaient souvent conçues pour être froides. Il suivit l'air frais et arriva à une lourde porte qu'il identifia comme celle de la pièce la plus froide.

« Planquez les bouteilles, voilà Marcus le terrible... » murmura-t-il en riant doucement.

Il tourna la grosse poignée. La porte était plus lourde et plus épaisse qu'il ne l'avait imaginée, peut-être même trop pour une simple porte de cave à vins, mais elle n'était pas verrouillée, et s'ouvrit sans problème dans un cliquetis métallique.

Le sourire de Marcus disparut. Non seulement il n'était pas du tout dans la cave à vins, mais la pièce dans laquelle il venait d'entrer n'avait rien d'ordinaire.

Les murs et le plafond étaient uniformément blancs, d'un blanc sans tache, éclairés au néon comme une chambre d'hôpital, et l'effet était encore renforcé par l'espèce de linoléum gris caoutchouteux qui recouvrait le sol. Il n'y avait pas de fenêtres, ni même de lucarnes, et la décoration murale était inexistante à deux exceptions près : sur le mur du fond étaient accrochés les portraits d'un homme et d'une femme qui présentaient une ressemblance certaine avec Alice. Ses parents ?

Mais ce ne fut pas l'aspect pourtant singulier des murs qui retint l'attention de Marcus. C'était plutôt ce qui remplissait la pièce, non pas des bouteilles millésimées sagement alignées, mais... des gens. La pièce abritait ce qui lui sembla d'abord une foule de personnes, toutes différentes, hommes et femmes de tous âges portant des tenues de travail ou des vêtements plus élégants... et figés. Chacun d'entre eux était parfaitement immobile. Leurs poses étaient plutôt naturelles, certains semblant saluer, des femmes se remaquillant,

comme si une défaillance spatio-temporelle les avait happés et avait arrêté le cours du temps pour eux.

Passée la première surprise, Marcus s'avança de quelques pas, mal à l'aise. Il regarda timidement les personnes les plus proches dans les yeux, mais n'y décela aucun regard vivant. Enfin il s'approcha très lentement de l'une d'entre elles, à l'affût du moindre mouvement – qui lui aurait probablement déclenché une crise cardiaque s'il s'était produit – et effleura sa main.

Aucune réaction, et la peau avait une texture étrange, qui évoquait davantage le plastique que la peau humaine.

« Ce sont des mannequins ? »

La surprise et l'émotion firent parler Marcus à voix haute.

« Qu'est-ce qu'Alice fabrique avec ces mannequins de magasin ? »

Le terme n'était pas tout à fait approprié. Ces statues étaient trop réalistes pour être de simples mannequins de magasin. Ils ressemblaient plutôt à ce qu'on appelait des « poupées moulées ». D'autres membres des *Black Bears* lui en avaient parlé quelquefois en rigolant : il s'agissait de la version haut de gamme des poupées gonflables, des mannequins en silicone ultra-réalistes, parfois même fabriqués sur mesure pour ressembler à un top-model, à une actrice porno, bref, à l'objet des fantasmes de l'acheteur.

Oui, c'était sûrement à cela qu'il avait affaire. Mais cela n'expliquait pas pourquoi Alice entreposait tous ces mannequins dans cette pièce. Ni l'étrange odeur qui y régnait, de l'encens et des espèces de plantes aromatiques qu'il n'identifiait pas. Cela lui rappelait la messe, il y avait très longtemps : les jours de fête, le curé utilisait un encensoir qui avait le même genre d'odeur.

Cela semblait signifier que ce lieu était un sanctuaire. Une tombe ? Il crut apercevoir au fond de la pièce, près des portraits, le coin d'un cercueil, près d'un mannequin sur une chaise, un homme aux cheveux grisonnants qui avait l'air de pleurer le visage enfoui dans ses mains.

Marcus refusa d'aller voir par là-bas. En fait, il commençait à se dire que le mieux était de refermer la porte, de remonter vers un endroit plus normal et de se dire qu'il n'avait jamais vu tout cela.

Mais une autre odeur se mêla à celle de l'encens et attira son attention. De la peinture, ou peut-être du vernis.

Il y avait une autre porte sur le côté, qu'il n'avait pas immédiatement remarquée. En faisant quelques pas vers elle, il se rendit compte que l'odeur de peinture s'accroissait.

Ses mauvais pressentiments s'accroissaient et l'envie de partir immédiatement le reprit, de plus en plus pressante. Tout indiquait qu'il y avait quelque chose de terriblement malsain lié à tout cela, et qu'il valait sûrement mieux pour lui ne rien savoir. Il était persuadé que s'il ouvrait cette seconde porte, il allait voir quelque chose de bien pire qu'une simple collection de poupées grandeur nature... même s'il n'avait pas la moindre idée de ce que cela pouvait être.

Et pourtant, ou peut-être justement à cause de cela, quelque chose le poussait malgré lui à aller plus loin. Il était aiguillonné par une curiosité malsaine, qui lui murmurait qu'il en avait trop vu et pas assez en même temps, et qu'il ne pourrait plus retrouver son calme avant d'avoir tout vu, et compris ce que tout cela signifiait.

Il avança lentement jusqu'à la seconde porte. Une voix semblait lui murmurer de bien réfléchir à ce qu'il allait faire, de ne pas prendre le risque de commettre une erreur irréparable en ouvrant cette porte. Mais son esprit était embrouillé. Tous ces mannequins, dont il ne pouvait pas s'empêcher de se demander s'ils n'étaient pas vivants, le perturbaient par leur simple présence. Il se sentait tout simplement incapable de prendre une décision logique, et n'arrivait plus à empêcher ses propres jambes de se diriger vers la porte.

Cette dernière, qui n'était pas plus verrouillée que l'autre, s'ouvrit sans aucune difficulté, révélant une pièce encore plus étrange que la précédente.

L'endroit évoquait à la fois une usine et un laboratoire. Plusieurs cuves métalliques de formes différentes s'y alignaient. Certaines ressemblaient à de gros congélateurs, d'autres à des alambics hérissés de tuyaux et qui dégageaient une forte chaleur. On entendait un léger bourdonnement résonner dans la pièce, mais il avait l'impression que cela ne provenait pas, ou du moins pas entièrement, de ces cuves.

L'odeur qui l'avait attiré ici était omniprésente, mais Marcus ne vit pas de peinture ou de vernis entreposé, et les murs, quoiqu'en bon

état, ne donnaient pas l'impression d'avoir été repeints récemment.

Enfin derrière l'une des cuves, une pile de fûts de plastique attira son attention. Ils étaient tous marqués d'une grosse croix, d'une flamme stylisée et du mot *Acétone*.

C'était donc cela. L'acétone était utilisée comme dissolvant pour les peintures et les vernis. Ce n'était pas leur odeur qu'il sentait depuis tout à l'heure, mais celle de l'acétone. Mais encore une fois, chaque réponse amenait une nouvelle question : à quoi cela servait-il ? Qu'est-ce qu'on pouvait bien fabriquer ici ? Il voyait mal Alice tenir un atelier clandestin de production d'acétone. Pour être exact, il voyait mal Alice être mêlée à cela d'une quelconque manière. Pourtant, tout cela se passait dans sa propre cave, elle devait forcément être au moins au courant de son existence.

Il leva la tête. Derrière les cuves se trouvaient des espèces de tentes en plastique transparent, du genre de celles qu'on voyait dans les films catastrophes à base d'épidémies. L'une d'entre elles bougeait légèrement, animée d'une sorte de vibration. Et en regardant mieux, il vit qu'il y avait quelque chose à l'intérieur.

Il s'approcha à pas lents. Le bourdonnement s'intensifiait, et il comprit qu'il venait d'un tuyau de soufflerie branché à la tente de plastique. Son contenu se détaillait lui aussi : une silhouette humaine, chauve et dénudée, immobile, retenue par des câbles métalliques et des crochets qui la maintenaient en place dans une position précise. Ce devait être un mannequin comme ceux qui occupaient la pièce précédente. Cette espèce d'usine servait donc à les fabriquer ?

Marcus écarquilla soudain les yeux en distinguant les traits de la poupée sous la tente. Bien qu'il fût rigide et maintenu par quelques appareils pour fixer son expression, le visage était parfaitement reconnaissable.

« June ! » cria-t-il.

Il recula d'un pas et sentit quelque chose derrière lui. Décontenancé, il trébucha sur le tuyau de soufflerie et s'effondra au sol.

Il poussa un nouveau cri, dément et inarticulé. June était censée être en pension, mais il venait de comprendre que ce n'était pas le cas.

June était là, dans la cave. Ou du moins son cadavre était là, en train de se transformer en une vulgaire poupée de plastique.

Et si c'était June, alors cela signifiait que tous les autres mannequins de l'autre pièce...

« Non !... Non ! »

Il se releva sans trop savoir comment, et courut vers la sortie, manquant de trébucher sur chaque cuve et chaque mannequin sur son chemin. Le simple contact de l'un de ces derniers lui arrachait un nouveau cri.

Ce n'était pas possible. C'était un cauchemar. Alice ne pouvait pas transformer des cadavres en poupées dans le sous-sol de son manoir. Qui pouvait être assez fou pour faire une chose pareille ?

Revenant dans le garde-meuble, Marcus continua de courir dans la pénombre, mais une des vieilles commodes entreposées là l'arrêta dans son élan. Le bois, déjà pourri, s'écroula sous son poids et il perdit l'équilibre. Il tenta de se relever, mais il fut alors assailli par une brusque sensation de piquêre dans sa nuque. Puis soudain, tout devint noir et froid.

IX

Il se réveilla lentement. Combien de temps avait-il dormi ? Une seconde ? Un siècle ?

L'odeur d'acétone avait complètement disparu ; à la place, c'était l'élégant parfum d'Alice qui venait flatter ses narines. Il était au lit et elle était à ses côtés.

« Quel idiot » pensa-t-il.

Toute cette histoire n'avait finalement été qu'un cauchemar. Il se mit à ricaner et à se moquer de lui-même. Comment avait-il réellement pu croire que le manoir Rochelune abritait un sous-sol caché où on se livrait à des expériences macabres ? C'était vraiment ridicule. À tel point qu'il n'osait même pas raconter à Alice un rêve aussi idiot.

« Désolé, j'espère que mon sommeil n'était pas trop agité ?... »

Il voulut se tourner vers elle et la prendre tendrement dans ses bras. Mais son corps refusa de bouger. Son torse et ses poignets lui faisaient mal, comme s'ils étaient étroitement serrés par quelque chose.

En baissant la tête, il se rendit compte que c'était le cas. Son corps dénudé était attaché par de grosses sangles en cuir qui lui rappelaient les hôpitaux psychiatriques de cinéma. Pourtant, il n'était pas fou. En revanche, il commençait à comprendre que ce qu'il n'avait vu n'était pas un cauchemar.

Il avait espéré une dernière chose : qu'Alice ne soit pas au courant de ce qui se passait dans le sous-sol du manoir Rochelune. Mais en la voyant ainsi penchée sur son corps sanglé, il comprenait à présent qu'elle était parfaitement au courant.

Qu'elle était complètement folle.

Dans quelques instants peut-être, il allait à nouveau descendre dans le laboratoire souterrain, mais cette fois nu et ligoté, et pour n'en ressortir que sous la forme d'un mannequin de plastique. Elle le savait aussi bien que lui, et pourtant elle souriait comme d'habitude, comme s'il ne s'était absolument rien passé.

« Qu'as-tu fait... dit-elle. Tu es allé dans les sous-sols sans me le dire. C'est vraiment très imprudent... »

– Alice... je ne sais pas de quoi tu parles, je te le jure... J'y suis bien allé, mais... il n'y avait pas de lumière... Je n'ai rien vu !...

– Ce n'est pas ce que dit le docteur... »

Marcus releva la tête et vit qu'en effet, le médecin qu'il avait vu au chevet de June était aussi dans la pièce. Il y était probablement depuis le début. Ce devait même être lui qui avait enfoncé cette aiguille dans sa nuque...

Son épaisse moustache continuait de lui donner un air débonnaire, mais qui était à présent démenti par ses yeux gris perçants, bien plus visibles sans ses grosses lunettes. Marcus crut le reconnaître ainsi, sans savoir où il l'avait vu.

« Alice, laisse-moi partir. Je ne dirai rien de ce que j'ai vu. Je ferai tout ce que tu voudras... Tout, je te le jure... Je lâcherai les *Black Bears* et je resterai toujours avec toi si tu veux, mais... libère-moi... »

Des souvenirs revinrent alors à son esprit. C'était un de ces reportages que son père adorait regarder, sur les affaires criminelles non résolues, et de préférence particulièrement glauques pour faire plus d'audience. Il se souvint que l'histoire parlait d'un médecin qui avait été accusé de voler des cadavres dans l'hôpital où il travaillait, mais qui n'avait pas été inquiété faute de preuves. L'auteur du reportage avait trouvé très malin de montrer des images de morceaux de corps retrouvés dans les poubelles de l'hôpital, ce qui avait donné des cauchemars à Marcus pendant plusieurs nuits. Il y avait aussi la photo du médecin suspect. Il ne se souvenait plus de son nom, mais sans la moustache, et avec une bonne dizaine d'années de plus...

« Je vous reconnais, vous ! Vous n'avez pas été renvoyé de l'hôpital pour avoir volé des cadavres ? »

La remarque était inutile, il en avait conscience. Mais il ne se voyait pas attendre la mort sans rien faire. Au mieux, il aurait peut-être la consolation d'y passer en comprenant ce qui lui arrivait.

« Tiens, dit le médecin un peu surpris, moi qui croyais m'être fait discret. Mais vous avez raison, jeune homme. J'ai bel et bien volé des corps à la morgue, et même si la justice n'a rien pu prouver, je me suis fait renvoyer de l'hôpital avec interdiction d'exercer la médecine. Ces idiots n'ont rien compris à mes recherches, mais je ne m'attendais pas à autre chose de la part des fonctionnaires obtus qui servaient de directeurs à cet hôpital...

– Des recherches ?

– Est-ce que le mot plastination vous évoque quelque chose ? »

C'était un mot bien trop savant pour lui, mais il essaya de n'en rien laisser paraître. Le médecin dut cependant s'en rendre compte car il continua :

« C'est le génial Gunther von Hagens qui a inventé cette technique dans les années 1970. Elle permet de conserver les tissus organiques absolument intacts en remplaçant tous les fluides corporels par du silicone et des polymères de plastique. Et je peux me vanter, grâce à mes expérimentations, d'avoir encore amélioré cette technique. Elle est désormais bien plus rapide et plus efficace. Il faut dire que mademoiselle Rochelune a grandement contribué à ce succès en m'aidant à trouver des sujets d'expérience.

– Mais pourquoi as-tu fait ça... Alice ? »

L'espace d'un instant, Alice cessa de sourire.

« Tu ne comprends pas... Avant, ils étaient tous si gentils, j'étais bien avec eux et je voulais que cela dure éternellement. Mais ils finissaient tous par vouloir partir, ou alors ils se mettaient à dire des choses horribles en me traitant de folle... Ou encore, ils cassaient ou volaient mes précieux trésors... Mais grâce à lui, je n'ai plus ce problème. Une fois qu'ils sont passés entre ses mains, ils ne peuvent plus me trahir ou me faire du mal. Ils restent beaux et souriants pour toujours comme ils auraient dû le rester... »

Elle avait repris son doux sourire, alors qu'elle parlait de tuer. Comme si elle n'avait aucune notion de la vie et de la mort. Des poupées qui bougent et d'autres qui ne bougent pas... Était-ce

vraiment ainsi qu'elle voyait ceux qui l'entouraient ?

« Toi aussi, Marcus, tu étais très gentil, mais tu as vu ce que tu ne devais pas voir... Le docteur m'a dit que si nous ne faisons rien, tu vas en parler et la police va venir. Je voulais attendre un peu, mais tant pis... Ça arrivera juste un peu plus tôt que prévu.

– Non !... Je t'en prie, non !

– Ne t'en fais pas, le docteur ne rate jamais une opération. Il va très bien s'occuper de ton corps, il va le figer pour l'éternité dans la position qui t'avantagera le plus... Une fois que ce sera fait, je viendrai souvent te voir...

– Tu ne viendras voir que mon cadavre... Tu crois vraiment qu'être mort ou vivant ne fait aucune différence, tu crois qu'un mannequin plastifié peut remplacer un être humain ? »

Devant l'imminence d'une mort inexorable, les larmes, qu'il avait tenté de refouler pour impressionner Alice, se mirent à couler. Un reste de fierté lui reprocha d'ajouter ainsi une marque de faiblesse morale à sa situation déjà désespérée, mais il caressa l'espoir que ses larmes apitoieraient Alice. Que si elle l'aimait vraiment, elle céderait devant ses pleurs et mettrait fin à ce cauchemar.

C'était vraiment son dernier espoir.

« Alice, je t'en supplie... Si tu m'aimes, tu ne peux pas me faire une chose pareille... Regarde mes larmes, est-ce qu'elles ne te touchent pas ?... »

Elle perdit à nouveau son sourire.

« Non, elles m'exaspèrent... Comme les insultes de June, comme les plaintes de tous ces gens... Et elles t'enlaidissent. Arrête, sinon ton visage restera tout rouge après l'opération...

– En parlant de l'opération, il serait sage de ne pas la retarder, ajouta le médecin dément. Tout est déjà prêt, discuter davantage ne serait que du temps perdu et ne ferait que stresser inutilement le sujet. »

Alice hocha froidement la tête.

« Non, Alice, ne le laisse pas faire ! NON !

– Excusez-moi, mademoiselle. Je vais de ce pas le bâillonner, sinon, il va être pénible. »

Une nouvelle sangle vint s'ajouter à celles qui le retenaient déjà,

une sorte de muselière en cuir à la Hannibal Lecter. Désormais incapable de crier, Marcus vit le drap se rabattre sur lui.

Son dernier espoir était mort, et bientôt, il serait mort, tout court.

X

Marcus était retourné dans le laboratoire souterrain. Mais pas en tant que visiteur égaré cette fois.

Le médecin avait apporté son brancard près de l'une des cuves et détachait lentement son masque.

« Vous allez faire un superbe sujet d'expérience, dit-il d'un ton froid. Je vais commencer par vous vider de votre sang. Ce n'est pas très douloureux, vous allez simplement vous sentir engourdi, puis vous évanouir pour ne plus jamais vous réveiller. Si vous le désirez, je peux vous anesthésier avant et vous serez sûr de ne rien sentir. »

Marcus essaya de ne pas laisser montrer ce qu'il faisait. Durant le transport, l'une des sangles qui retenaient ses poignets, sans doute mal ajustée, s'était défaite et il s'appliquait à libérer discrètement son poignet droit sous le drap qui le couvrait encore en partie.

« Vous êtes tombé bien bas, docteur, dit-il avec une intonation sarcastique qui contrastait avec les larmes qu'il venait de verser. Vous auriez pu devenir un brillant chirurgien sans cette espèce de fascination morbide. Maintenant, vous en êtes réduit à jouer les croque-morts au service d'une folle... »

Cela ne lui arracha qu'à peine une grimace.

« Qu'est-ce que vous essayez de faire, me provoquer pour me convaincre de vous relâcher ? Vous perdez votre temps. Sachez que je suis parfaitement satisfait de ma situation ici. Mademoiselle Rochelune a beau être dérangée, elle est la seule qui ait compris ma démarche. »

Il passa son doigt sur la peau de Marcus. Là où le contact d'Alice avait été délicieusement agréable, celui-là était visqueux et répugnant

comme la langue d'un reptile monstrueux.

« Vous avez un très beau corps, vous savez ? Je vais m'appliquer à restituer sous le meilleur jour chacun de vos tissus. Si vous n'avez jamais rien fait de votre vie, vous aurez la consolation qu'après votre mort, vous deviendrez un chef-d'œuvre impérissable... »

Il approcha une petite tablette à roulettes garnie de scalpels.

« Bon, à présent, une petite incision de l'artère pour vider le sang. Je vais entailler sous le bras gauche, cela se verra à peine. Mademoiselle Rochelune risque de m'en vouloir si vous avez des cicatrices après l'opération. »

Le médecin saisit fermement le bras gauche de Marcus d'une main et entreprit de détacher les sangles de l'autre main. Il avait une poigne de fer, et l'habitude de maintenir les cobayes récalcitrants. De plus, son regard était fixé sur le bras gauche à l'affût du moindre mouvement suspect... mais pas sur le droit.

Marcus libéra sa main droite et asséna un coup de poing au visage du médecin. L'homme, qui était en train de se pencher, reçut le coup en pleine arcade sourcilière et tomba à la renverse. Profitant du fait que son bras gauche était libre, Marcus l'étendit vers la tablette et saisit le plus gros scalpel qu'il y trouva.

La partie s'annonçait serrée. Il était droitier, mais le médecin se trouvait à sa gauche et il avait besoin de sa main droite pour défaire le reste de ses sangles ; il était donc bien obligé de se défendre de la main gauche, du moins tant qu'il ne serait pas complètement libéré.

À côté de lui, le médecin se relevait difficilement. Le coup l'avait surpris, et il n'avait pas l'air de bien gérer la douleur. Sans doute était-il plus habitué à l'infliger aux autres qu'à la subir.

Marcus détacha frénétiquement la sangle qui retenait son torse. Quand elle serait défaite, il pourrait au moins se relever un peu ; en attendant, il pointait son scalpel vers le médecin pour le dissuader de revenir.

« Ne bougez pas ou c'est moi qui vous fais une opération sans anesthésie !... »

– Vous êtes coriace. Mais aucun de mes sujets n'est jamais ressorti d'ici vivant, et personne ne le fera jamais. Même pas vous... »

Le médecin ne quittait pas des yeux le bras armé d'un scalpel qui

le menaçait. Il devait avoir compris que ce bras gauche était mal assuré, ou si ce n'était pas encore le cas, il pouvait s'en rendre compte d'une seconde à l'autre. Marcus venait de défaire la sangle de son torse et s'attaquait à celle qui retenait ses hanches, mais son attention était partagée entre ses liens et l'homme qui risquait de revenir à l'assaut, et il savait bien que cela le handicapait. En tant que guitariste, il était habitué à se servir de ses deux mains en même temps... mais pas dans une telle situation.

Celui qui lui faisait face en était lui aussi pleinement conscient. Il commença par s'approcher lentement, puis dans un mouvement brusque, inattendu, il saisit fermement à deux mains le poignet gauche de Marcus.

Malgré l'étau qui venait de se refermer sur sa main, le jeune homme fit des efforts surhumains pour ne pas lâcher le scalpel. Le médecin tentait de lui tordre le poignet pour que la douleur ait raison de sa volonté. L'autre main continuait d'essayer de défaire la sangle, tandis qu'il forçait sur son bras gauche pour repousser son assaillant.

En temps normal, cela n'aurait peut-être rien donné, mais le sentiment qu'il luttait pour sa vie décuplait ses forces, compensant l'agilité qui lui manquait. Au prix d'une brutale montée d'adrénaline, Marcus parvint à tendre à nouveau le bras pour repousser le médecin. Celui-ci, cependant, ne lâcha pas sa prise et Marcus sentit l'une des roues de son brancard décoller du sol. Toujours attaché par les hanches et les jambes, il n'avait aucun moyen de rétablir l'équilibre. Lui et le brancard basculèrent et s'écroulèrent sur le sol.

L'avantage était que lui non plus n'avait pas lâché son adversaire, et que celui-ci, tiré vers le bas, s'écroula lui aussi. Marcus se trouva à portée de main du médecin fou et, délaissant le scalpel, lui asséna une volée de coups de poing sur la nuque et sur le crâne pour l'assommer.

Dès qu'il eut l'impression que l'homme ne bougeait plus, il mit à contribution ses deux mains pour détacher les sangles qui le retenaient encore, sans quitter du regard l'homme à terre, à l'affût du moindre mouvement suspect.

Une fois libéré, il se remit sur ses pieds, heureux d'être enfin sorti de ce carcan. Mais la partie était encore loin d'être gagnée. Il lui

fallait maintenant sortir du manoir Rochelune, avec le risque de croiser Alice ou un domestique complice, ou d'être rattrapé par le médecin si celui-ci se réveillait. Autre problème : il était nu, ce qui risquait de le faire remarquer à l'intérieur comme à l'extérieur du manoir.

Il n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvaient ses vêtements. Sans parler de ses papiers, qui avaient peut-être déjà été détruits pour faire disparaître tout trace de lui. Il allait devoir faire avec les moyens du bord.

Le médecin gisait toujours à terre. Sa blouse blanche semblait facile à prendre. Marcus entreprit de retourner le corps inerte et de le débarrasser de la blouse dont il se revêtit comme il put. Elle n'était pas vraiment à la bonne taille, et quelques taches de sang frais étaient visibles sur l'arrière du col ; la tête de l'homme devait avoir saigné soit quand il était tombé à terre, soit lors des derniers coups de poing. Marcus fit retomber ses cheveux longs par-dessus la blouse en espérant qu'ils cacheraient suffisamment les taches.

Il ramassa en vrac les scalpels sur la tablette et les fourra dans une des poches de la blouse, moins pour les utiliser lui-même que pour s'assurer qu'on ne pourrait plus s'en servir contre lui. Dans l'autre poche se trouvait une petite boîte d'allumettes. Peut-être que ce médecin malade fumait ?

La présence de cette boîte et la quantité d'acétone dans le laboratoire firent germer une idée dans l'esprit de Marcus. Une seule de ces allumettes approchées d'une cuve ouverte ou d'un bidon renversé pouvait suffire à déclencher un immense incendie. Si le laboratoire était détruit, cela arrêterait les projets meurtriers d'Alice et de cet homme, au moins pendant un bon bout de temps.

Il hésitait cependant à agir ainsi. Il y avait aussi des gens dans le manoir qui n'avaient rien à voir avec tout cela, et qui n'étaient rien d'autre que des victimes potentielles d'Alice. Les laisser mourir dans un incendie maintenant au lieu de les laisser se faire changer en mannequins plus tard n'était pas leur rendre service.

Et il y avait Alice elle-même. Elle avait ordonné sa mort, mais il n'arrivait pas à lui en vouloir pour autant. Peut-être l'aimait-il encore trop. Peut-être était-il conscient qu'étant folle, elle ne savait pas ce

qu'elle faisait. Ou peut-être pensait-il que punir une tentative de meurtre par un autre meurtre n'était pas digne d'un être humain. Et que c'était une bonne occasion de lui faire comprendre ce qu'un être humain vivant pouvait lui apporter de plus qu'une jolie poupée de plastique.

Mais avant toute chose, il lui fallait jeter un coup d'œil à la disposition des lieux. Avec tous ces produits inflammables dans le laboratoire, la plus grande prudence était de mise, sous peine de se retrouver pris au piège dans son propre incendie.

Il se dirigea vers la cuve la plus proche, un long parallélépipède de métal dont le couvercle était hermétiquement fermé par un gros joint de caoutchouc, comme un congélateur. Il l'ouvrit et l'odeur qui vint lui piquer le nez lui confirma, sans même regarder, que cette cuve était remplie d'acétone. Marcus n'avait pas beaucoup étudié la chimie, mais il n'était pas difficile de deviner qu'il pouvait être dangereux de garder la tête dans des vapeurs d'acétone. Il décida de n'accorder qu'un bref regard à la cuve afin d'estimer sa contenance.

Il recula immédiatement, mais pas à cause des vapeurs.

La cuve avait déjà un occupant. Une occupante plus précisément. Il avait reconnu la vieille domestique qui avait eu si peur dans la chambre d'enfant d'Alice. Son corps dénudé et fripé reposait au fond de la cuve. Il semblait abîmé par son séjour là-dedans ; le visage en particulier était horrible à voir, le nez et les joues avaient comme fondu sous l'effet dissolvant de l'acétone.

Pour Marcus, c'était l'horreur de trop. Il eut un haut-le-cœur irrépressible, et régurgita ce qui restait du contenu de son estomac juste à côté de la cuve.

Reprenant le plus vite possible le contrôle de son corps, il décida qu'après avoir vu cela, il était temps d'y mettre un terme. Il rouvrit la cuve, cala le couvercle pour qu'il reste ouvert et, essayant de ne pas regarder vers son contenu, craqua une des allumettes de la boîte.

Soudain, il aperçut quelque chose qui bougeait. Mais cela ne venait pas du corps inerte du médecin, mais de la porte.

XI

« Mais que se passe-t-il ici ?... »

Alice, que Marcus croyait retournée à ses affaires, se tenait dans l'embrasement de la porte. Elle ne devait pas être partie aussi loin qu'il l'avait cru, et les bruits de la bagarre avaient dû l'attirer à nouveau vers le laboratoire.

Malgré tout ce qu'elle lui avait fait, Marcus se sentait à nouveau troublé comme au premier jour par sa noble beauté, que même la folie n'avait pas pu altérer. Elle exerçait toujours la même fascination sur lui.

« Qu'est-ce que tu fais ?... continua-t-elle. Où est le docteur ? »

Marcus sentit soudain la flamme de l'allumette qui commençait à lui brûler les doigts. Il la souffla sans ménagement, jeta la brindille brûlée derrière lui et se hâta d'en rallumer une autre.

« Ne t'approche pas, Alice... C'est fini. Tu ne peux plus continuer à tuer les gens. Je vais arrêter tout ça.

– Non ! Tu ne dois pas détruire ce que j'ai créé !

– Il le faut !... En détruisant le laboratoire, je te sauve... Je vais effacer toutes les preuves... Je ne dirai pas ce que j'ai vu, tu ne seras accusée de rien... On fera comme si c'était un accident... »

Alice s'avança à pas lents, comme une somnambule, sans quitter des yeux l'allumette que Marcus s'appliquait à tenir à la verticale pour ralentir sa consommation.

« Tu ne comprends pas... Arrête... Toute cette harmonie, toute cette beauté, j'en ai tellement besoin... »

– Non, tu en es prisonnière. Je ne sais pas pourquoi, mais tu t'es enfermée dans ce monde factice pour fuir la réalité. Et tu as fait

souffrir beaucoup d'autres personnes en le faisant. Il faut le détruire, et ensuite tu réapprendras à voir le monde tel qu'il est... Ce sera dur mais tu y arriveras, je te le jure... »

Le regard d'Alice se détourna vers la cuve ouverte. Vers ce qu'elle contenait, le corps à moitié fondu de sa vieille domestique.

Elle poussa soudain un hurlement dément, hystérique. N'avait-elle jamais vu ce qui se cachait derrière ses mannequins si amoureusement entretenus ?

Marcus, déjà nerveux, ne s'attendait pas à un tel cri, et l'allumette lui glissa des doigts pour atterrir dans la cuve ouverte. Celle-ci s'embrasa dans une grande gerbe de flammes, qui cacha le corps de la vieille femme aux yeux d'Alice, mais n'enleva rien à son hystérie.

De son côté, Marcus fit un bond en direction de la porte. Avec la quantité de produits inflammables stockés dans le laboratoire, il ne faudrait sûrement que quelques minutes pour que l'incendie se propage dans toute la pièce.

Il avait résolu de faire sortir Alice de là. Mais elle n'était pas en état de se déplacer. Elle se contentait de regarder les flammes, immobile, en hurlant.

« Alice, il ne faut pas rester là ! Viens avec moi, je vais t'aider à sortir. Je ne vais pas te laisser tomber. »

Toujours pas de réaction. Il décida de la secouer, malgré le risque qu'il savait prendre. Dans l'état où elle était, il n'avait aucune idée de la manière dont elle allait réagir.

« Tu dois sortir de là avec moi, vite ! Tout va brûler ! »

Cette fois, elle réagit, mais pas de la manière qu'il espérait.

« Tout brûle ! Et June... est là-dedans ! »

Elle se précipita vers le fond de la pièce, semblant ignorer les flammes, tout droit vers la tente de plastique où June achevait de se transformer en poupée.

« Non, Alice ! Ça ne sert à rien, June est morte ! »

Il voulut se lancer à sa poursuite, mais les flammes s'élevèrent de plus belle avec un grand bruit de lance-flammes. L'une des cuves d'acétone devait avoir suffisamment chauffé pour s'enflammer. Les autres allaient suivre, l'une après l'autre... Et Alice était au milieu du brasier, à essayer désespérément de sauver ce qui n'était plus rien

qu'un cadavre rempli de plastique.

« Alice, je t'en prie, reviens !... »

Les larmes aux yeux, il voulut tendre la main, l'aider à retrouver son chemin vers lui malgré les flammes qui devaient l'entourer. Mais l'incendie se rapprochait de lui. En essayant de tendre son bras vers Alice, il ressentit une chaleur insoutenable, sa main cuisait comme dans un four. Il n'eut pas d'autre choix que de la retirer.

Il ne pouvait plus rien faire. Alice était hors de portée. Elle était peut-être même déjà morte, brûlée ou étouffée par la chaleur et la fumée. Et c'était ce qui allait aussi arriver à Marcus s'il ne sortait pas de là très rapidement.

Comme si l'incendie avait exorcisé la fascination qu'Alice exerçait sur lui, Marcus sentit son instinct de survie reprendre le dessus et le conduire en courant vers la sortie. Il quitta le laboratoire et traversa la salle aux mannequins.

À la chaleur qui se dégageait, il se sentait suivi par les flammes. Alimentées par l'énorme réserve d'acétone, elles allaient être difficiles à arrêter, et elles n'allaient pas mettre beaucoup de temps à se propager à toutes les victimes plastifiées d'Alice. Tous allaient être réduits en cendres avec leur maîtresse, incapables de se soustraire à elle même après leur mort.

Marcus était le seul qui avait une chance d'en réchapper, mais à quel prix ?

Il courut hors des pièces maudites, puis traversa les garde-meubles. Toutes ces antiquités en bois, même humides, allaient fournir du combustible à l'incendie quand il les atteindrait. Le sous-sol tout entier allait s'embraser.

Marcus monta les marches quatre à quatre, ouvrit la porte qui donnait accès au sous-sol et s'écria à la première personne qu'il croisa :

« Il y a le feu au sous-sol ! C'est rempli de combustible ! Appelez les pompiers ! »

Son air hagard et sa tenue vestimentaire ne jouaient pas en sa faveur, et il ne croisa que des regards dubitatifs. Mais la fumée qui s'échappait du sous-sol en disait plus que tous les mots qu'il pouvait prononcer.

Le personnel appela rapidement les pompiers. Mais aussi la police.

Et la présence de l'individu à la main à moitié brûlée, vêtu seulement d'une blouse blanche de médecin tachée de sang et à la poche remplie de scalpels, éveilla très rapidement leurs soupçons. Surtout que l'individu en question tenait des propos incohérents, ponctués de crises de larmes, et surtout qu'il était la seule personne à être sortie vivante du fameux sous-sol, où on avait retrouvé un nombre impressionnant de cadavres brûlés jusqu'aux os.

Incapable de se défendre ni même de raconter ce qui s'était passé, Marcus eut pour seul recours d'être soupçonné d'être fou. La police décida de le faire conduire sous bonne garde à l'hôpital psychiatrique pour en avoir le cœur net.

Il n'en sortit jamais, et au fond, c'était peut-être ce qu'il voulait. Après toutes les horreurs qu'il avait vues, son esprit était désormais assailli par d'incessants cauchemars, et il était obsédé par la peur d'ouvrir à nouveau la mauvaise porte et de tomber sur un autre laboratoire rempli de cadavres. Il ne quittait plus sa chambre d'hôpital, ruminant sans cesse sur la mort d'Alice, qu'il n'avait pas pu sauver et qui avait préféré une illusion morbide à son amour bien réel.

« Et 1, 2, 3, Alice est née au pays des cauchemars
Je voudrais juste la rassurer
Et 1, 2, 3, Alice est tombée dans un trou noir
Je pourrais peut-être la sauver... »
(Indochine, Alice & June)

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Épouvante »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>